

Pourquoi le niveau orthographique n'est pas satisfaisant dans les pays francophones

Jean-François de Pietro, linguiste, collaborateur scientifique à l'Institut de recherche et de documentation pédagogique à Neuchâtel, demande qu'on examine ce qu'on peut faire pour relever le niveau de l'orthographe au lieu de chercher des coupables et des boucs émissaires



Dans un dossier consacré aux connaissances orthographiques des enseignants, *Le Temps* donnait (dans ses éditions du 18 mai) le sentiment d'une «dégradation» générale de leur niveau dans ce domaine, et a fortiori de celui des élèves. Plutôt que de vouloir à tout prix chercher des boucs émissaires, dramatiser les problèmes et les interpréter en termes, moraux, de décadence, il me paraît important d'essayer de comprendre pourquoi le niveau orthographique, dans les pays francophones, n'est pas satisfaisant et d'examiner ce qu'on peut raisonnablement faire pour améliorer la situation.

Le niveau orthographique moyen des francophones n'est pas idéal. Il suffit pour s'en convaincre de parcourir quelques blogs, de consulter des copies d'élèves ou encore de se souvenir des difficultés que nombre d'entre nous ont rencontrées pour (tenter d') assimiler toutes les règles de la langue française... Ce constat n'est guère contesté et il n'est d'ailleurs pas nouveau.

J'y vois au moins deux raisons: 1) l'orthographe de la langue française est particulièrement difficile (le seul son «s», par exemple, peut s'écrire, ss, c, ç, sc, t, x...); d'ailleurs, il existe même aujourd'hui des concours d'orthographe – comme il existe des courses d'obstacles – dans lesquels le gagnant n'est pas celui qui ne fait aucune faute mais celui qui en fait le moins! 2) La seconde raison, plus diffuse, renvoie à l'évolution de la société depuis une cinquantaine d'années. Sur le plan des usages sociaux et linguistiques, cette évolution se manifeste par un affaiblissement des frontières entre espaces public et privé, entre communication formelle et informelle, entre l'oral et l'écrit: on se tutoie plus facilement qu'autrefois, on communique de manière relativement intime dans des situations plus nombreuses, en particulier grâce aux nouvelles technologies. Mais, de ce fait, chacun a désormais accès à des courriels, blogs ou SMS qui, auparavant, seraient restés dans le domaine privé, hors des regards extérieurs, hors des jugements normatifs: on voit donc aujourd'hui des choses qu'on ne devrait en fait pas voir!

En observant cette évolution, un autre constat saute cependant aux yeux: les jeunes d'aujourd'hui écrivent davantage qu'il y a quelques années et, ce faisant, ils se

réapproprient la langue écrite – qui, trop souvent, était surtout devenue pour eux une épreuve scolaire et l'instrument de leur exclusion. Parfois aussi ils en réinventent quelque peu les règles...

Alors que certains allaient jusqu'à prédire sa disparition, submergé par l'omniprésence de l'oral et de l'image, il s'avère donc que l'écrit regagne du terrain. Ceci constitue un changement considérable, dont les tenants et aboutissants restent toutefois encore inconnus. Il y a là le commencement de quelque chose, propre à ces périodes de l'histoire où de nouvelles techniques contribuent à une modification des pratiques et des rapports sociaux.

La tâche de l'école, et de la société, par conséquent, consiste à prendre en compte cette évolution pour redéfinir les règles des usages linguistiques, en préservant tout autant les droits des individus que les intérêts de la société et la langue elle-même. Car ce qui est choquant, finalement, c'est que certains textes qui ne devraient comporter aucune faute en comportent tout de même, et parfois en grand nombre!

Cette tâche est importante, mais elle n'est pas la seule. Il y a donc des priorités à définir, d'autant plus que le nombre d'heures d'enseignement consacrées au

français, et à l'orthographe, a constamment reculé au cours du XXe siècle, au fur et à mesure qu'apparaissent de nouveaux besoins (langues étrangères, informatique). En français, ces priorités concernent aujourd'hui une aptitude encore plus fondamentale et nécessaire: la lecture. On sait en effet, grâce aux enquêtes PISA, qu'un nombre trop important d'élèves arrivent à la fin de leur scolarité avec des connaissances insuffisantes en lecture, ce qui risque de les handicaper tout au long de leur vie. C'est donc là que l'école doit

On assiste à un affaiblissement des frontières entre espaces public et privé et on voit des écrits qu'on ne devrait en fait pas voir

avant tout mettre l'accent, sans oublier que lire favorise le développement des aptitudes orthographiques.

Que faire, donc, pour parvenir aux objectifs visés en orthographe? Les exercices traditionnels (dictées, textes à trous) sont utiles mais insuffisants, car le pro-

blème majeur des élèves, c'est de mettre en œuvre ce qu'ils savent lorsqu'ils rédigent eux-mêmes des textes, lorsqu'ils doivent écrire non pas pour orthographier correctement mais en orthographiant correctement.

Il est par conséquent également important que les élèves écrivent régulièrement des «textes complets», des récits, des comptes rendus d'expérience, des textes d'opinion, des dissertations, qui leur permettront de mettre en pratique leurs connaissances orthographiques dans des situations de production variées. Et il importe, dans ces textes «publics», que l'orthographe soit révisée, corrigée – je n'ai pas dit qu'elle soit nécessairement notée – jusqu'à parvenir à un texte sans faute.

C'est ainsi qu'on pourra amener les élèves à disposer des outils dont ils ont besoin pour écrire correctement, mais aussi à mieux percevoir l'importance cruciale de l'orthographe dans certaines situations, être particulièrement vigilants à chaque fois qu'ils rédigent un texte qui sera lu par d'autres, en français comme dans les autres disciplines, et savoir alors utiliser les différentes ressources qui leur permettent d'en assurer la bienfacture (dictionnaires, grammaires, correcteurs, consultation de personnes plus compétentes...).

Pour atteindre ces objectifs, il

faut aussi des enseignants bien formés et qui eux-mêmes maîtrisent l'orthographe. Est-ce le cas? L'article du *Temps* suscitait le doute en affirmant que «trop d'enseignants malmènent la langue française», participant ainsi au travail de dénigrement exercé depuis quelques temps par divers médias envers l'école publique.

Il n'existe à ma connaissance aucune étude rigoureuse sur les compétences orthographiques des enseignants (on remarquera cependant que ce sont souvent des enseignants qui gagnent les concours d'orthographe!). Quoi qu'il en soit, l'intérêt n'est pas de trouver des coupables mais des solutions. Et s'il y a vraisemblablement des (futurs) enseignants – comme il y a des journalistes, des politiciens et des patrons d'entreprise – qui éprouvent des difficultés avec l'orthographe (rappelons que ce n'est ni une tare ni un délit, juste une lacune, comme nous en avons tous...), eh bien il ne pourra leur être que profitable de bénéficier, à tout âge, d'un complément de formation – ainsi que le proposent intelligemment la HEP-Vaud et l'Université de Neuchâtel.

Pour atteindre quelque objectif que ce soit, il importe, enfin, de laisser l'école travailler un peu plus sereinement, sans l'accabler de tous les maux que la société ne parvient plus à gérer...